

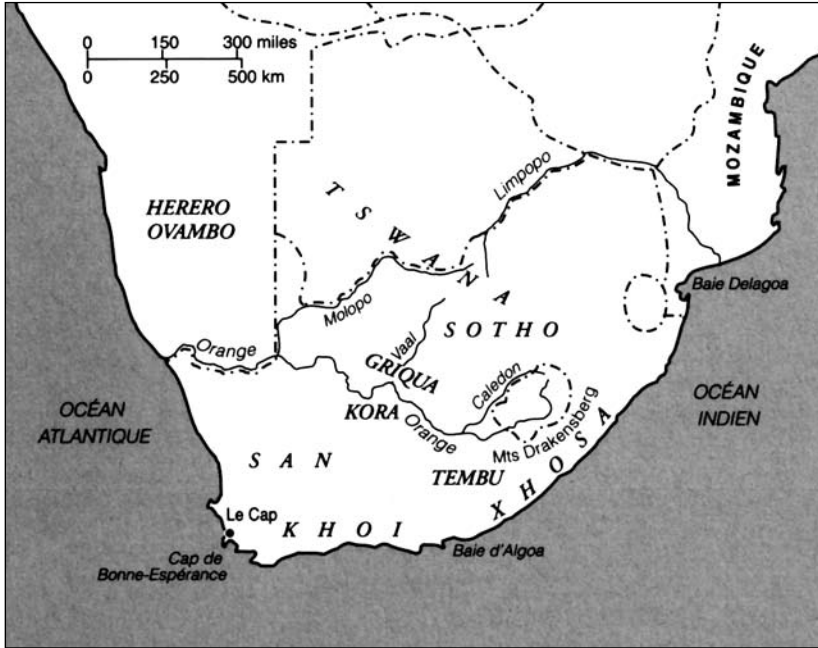
L'Afrique australe

D. Denoon

Entre 1500 et 1800, une grande partie de l'Afrique australe se transforma. De nouvelles communautés s'établirent dans la région. Celles qui, nombreuses, étaient déjà installées changèrent de mode de vie, ou de lieu d'implantation, ou les deux à la fois. Et les relations tant au sein de ces communautés qu'entre elles prirent un tour radicalement différent de celui qui existait auparavant. Un grand nombre de ces transformations fondamentales résultèrent des changements intervenus dans les relations de l'Afrique australe avec l'extérieur. Lorsque le premier Européen, Vasco de Gama, franchit le cap de Bonne-Espérance en 1497, les liens que l'Afrique australe entretenait avec le reste du monde étaient extrêmement ténus mais, vers 1800, la région était fermement implantée dans le dense réseau mondial de relations commerciales et stratégiques. Il nous faut donc rappeler l'évolution de la situation internationale avant d'essayer d'évaluer les conséquences qui en découlèrent pour la région.

En 1500, les plus fortes concentrations de population dans le monde se trouvaient sur le pourtour de la Méditerranée et en Asie. Ni l'Afrique subsaharienne ni l'Amérique n'entretenaient de relations régulières avec le reste du monde. Le commerce international mettait surtout en jeu l'Europe et l'Asie, et il s'effectuait presque exclusivement par voie terrestre, ce qui le rendait très onéreux¹. L'objectif de la mission de Vasco de Gama était d'ouvrir une route maritime qui permît de réduire les coûts du commerce international et de contenir l'avidité des intermédiaires qui

1. F. Braudel, 1981, chap. 1.

23.1. L'Afrique australe du XVI^e au XVIII^e siècle.

s'enrichissaient aux dépens des caravanes. Du point de vue des Portugais, qui furent les premiers à utiliser cette route maritime, ainsi que des Hollandais, des Anglais et des Français qui leur emboîtèrent le pas, l'Afrique australe n'était qu'un dangereux écueil pour la navigation. L'établissement des cartes des côtes de l'Afrique australe mit progressivement un terme à l'isolement dans lequel cette région se trouvait. Toutefois, le fait que les commerçants arabes et européens aient persisté à s'en désintéresser mérite qu'on s'y attarde un instant.

À la fin de l'âge du fer, les climats tempérés de l'hémisphère austral n'étaient guère attirants. Avec des outils rudimentaires, il était difficile, même dans les régions agricoles, de produire régulièrement des excédents alimentaires, et il n'était pas facile non plus de stocker les excédents éventuels ni de les utiliser dans un nouveau cycle de production. La densité de la population dans les régions tempérées de l'hémisphère Sud (y compris l'Australasie et l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud) était beaucoup plus faible que dans les régions tropicales avoisinantes, où elle était relativement élevée et permettait ainsi une production agricole excédentaire et un fort degré de spécialisation. Il n'est donc pas étonnant que les régions tempérées aient peu attiré la convoitise des négociants internationaux. Elles ne produisaient qu'irrégulièrement des marchandises susceptibles d'être exportées, situation qui ne s'améliora qu'à une date très

récente, lorsqu'on put investir des capitaux importants, recourir à la technique moderne et améliorer les transports². Les Arabes, dont le commerce était florissant le long de la côte orientale de l'Afrique, n'étaient pas tentés de s'aventurer plus au sud car l'or, l'ivoire et les esclaves qui remplissaient les cales de leurs navires se trouvaient beaucoup plus facilement le long des côtes tropicales qu'à l'extrémité tempérée du continent. De même, les Européens continuèrent à contourner le cap de Bonne-Espérance pendant un siècle et demi avant de s'intéresser à la région. Les noms donnés par les Portugais à leurs escales (Algoa et Delagoa) montrent que leur objectif était d'aller à Goa et d'en revenir, et qu'ils ne s'intéressaient guère au potentiel commercial de l'Afrique australe elle-même.

Si les contacts maritimes étaient négligeables, les contacts par la voie terrestre n'étaient guère plus importants. De nombreuses communautés du Sud avaient des liens historiques et linguistiques avec le Nord, mais ceux-ci n'avaient que peu d'incidence sur la vie quotidienne. Les Khoi Khoi, qui élevaient des animaux, pêchaient et cueillaient les fruits de la nature le long de la frange côtière méridionale, n'avaient presque aucun contact avec le Nord. Il en était de même pour les San qui pratiquaient la chasse et la cueillette dans l'arrière-pays. Les populations parlant les langues nguni (vivant surtout à l'est de la chaîne montagneuse partageant en deux la région) n'avaient, en 1500, que peu de contacts réguliers avec leurs voisins du Nord. À l'extrémité ouest de la région (l'actuelle Namibie), les Herero et les Ovambo avaient des liens linguistiques étroits aussi bien entre eux qu'avec leurs voisins du Nord, tandis que les Tswana et les Sotho, qui habitaient le Centre, avaient certainement des relations commerciales occasionnelles avec le Nord. Cependant, le commerce, lorsqu'il existait, était d'un volume réduit et aucune des marchandises sur lesquelles il portait (notamment le cuivre, le fer et le *dagga*) n'était indispensable à la survie de quiconque³. En 1500 encore, nous avons affaire à des sociétés qui sont totalement indépendantes du reste du monde : leurs relations extérieures sont sporadiques, occasionnelles et marginales. Les flottes européennes qui jetaient quelquefois l'ancre le long de la côte pour s'approvisionner en eau douce et en vivres ne devaient pas porter atteinte à cette autarcie pendant un siècle et même davantage.

Si les Européens mirent longtemps avant de s'intéresser à la région, quand ils commencèrent à le faire, ce fut très vigoureusement. Au milieu du XVI^e siècle, la Compagnie hollandaise des Indes orientales, qui continuait de considérer l'Afrique australe comme une étape sur la route de l'Orient, fixa une nouvelle communauté au Cap. En 1800 encore, « Le Cap était une communauté qui regardait vers la mer, un caravansérail sur la route du commerce mondial des épices⁴ » ; elle se présentait comme une « résidence administrative, plus proche par son esprit de l'Asie que du continent africain

2. D. Denoon, 1983.

3. M. Wilson, 1969*a*.

4. R. Elphick et R. Shell, 1979, p. 161.

où elle était située⁵ ». L'établissement de la colonie du Cap eut cependant des conséquences régionales beaucoup plus importantes que les dirigeants de la Compagnie ne l'avaient imaginé. L'ensemble de la région fut solidement relié à l'Europe et à l'Asie, et ce alors même que n'avait pas encore été tranchée la question de savoir qui, des Hollandais (qui occupèrent Le Cap de 1652 à 1795) ou des Britanniques (qui s'emparèrent du Cap en 1795), jouerait le rôle principal. La nouvelle communauté du Cap était et devait rester une dépendance extrêmement sensible à toute nouvelle pression ou incitation extérieure et, à mesure que cette dépendance étendait son influence dans l'arrière-pays, elle devait instaurer dans toute la région des relations nouvelles et durables, caractérisées par la domination et la soumission. L'essor de la petite colonie marqua l'avènement des relations capitalistes de production, ainsi que du colonialisme et de l'impérialisme, qui devaient transformer l'Afrique australe d'une manière plus brutale et plus profonde que toute autre région de l'Afrique subsaharienne. Ce sont ces transformations qui constituent l'objet principal du présent chapitre.

Il est possible de reconstituer les conditions et les événements du XVI^e siècle, mais il est difficile de le faire de manière un tant soit peu objective. Partout où, au cours des deux derniers siècles, des communautés de chasseurs et de cueilleurs se sont heurtées à des communautés de cultivateurs, elles ont été détruites. Les cultivateurs ont survécu en nombre suffisant pour retenir l'attention des historiens, mais les nomades n'ont pas eu cette chance. La destruction générale des aborigènes d'Australie, des Indiens d'Amérique, des gauchos, des sociétés nomades de Sibérie et d'Afrique australe a renforcé les théories selon lesquelles l'histoire procède par stades successifs en fonction desquels nous envisageons d'ordinaire le passé et le présent, si bien que certains chercheurs peuvent à peine contenir leur impatience de voir aboutir l'« évolution » des nomades qui transforme ceux-ci en cultivateurs et finalement en membres du prolétariat industriel⁶. Les Indiens d'Amérique au moins ont laissé derrière eux assez de traces pour donner matière à des reconstitutions pleines d'imagination et parfois romanesques⁷; les nomades d'Afrique australe, quant à eux, furent éliminés ou assimilés trop tôt et trop complètement pour permettre ce genre de création littéraire⁸.

Si nous parvenons à nous débarrasser de l'idée d'un processus historique inéluctable, il nous devient loisible de découvrir que les rapports sociaux en Afrique australe au XVI^e siècle présentaient des caractéristiques très intéressantes. C'est ainsi que les différences écologiques permettaient aux communautés de se spécialiser dans une certaine mesure. Ces sociétés spécialisées s'influençaient mutuellement, mais ces interactions ne nuisaient pas à la permanence des moyens de subsistance de chacune d'elles. Les chasseurs n'« évoluaient » pas pour devenir éleveurs ni les éleveurs pour devenir culti-

5. *Ibid.*, p. 126.

6. R. L. Meek, 1976.

7. P. Farb, 1969, chap. 7, 8 et 14.

8. J. Wright, 1977.

vateurs ; il y avait plutôt coexistence, en dépit des hostilités qui marquaient quelquefois leurs interactions. Celles-ci méritent qu'on s'y attarde un peu, ne serait-ce que parce que leur étude peut nous préparer à celle des rapports qui s'établirent par la suite.

La moitié occidentale de l'Afrique australe, qui comprend le Botswana et la Namibie actuels, a des précipitations annuelles inférieures à 400 millimètres. Un petit nombre de régions de cette zone bénéficient de meilleures moyennes annuelles, mais le sol poreux retient mal l'eau. La seule exception importante à cette règle générale est l'arrière-pays de la péninsule du Cap qui bénéficie de précipitations hivernales assez abondantes et régulières. En effet, dans l'ensemble de la moitié occidentale, les précipitations ne sont pas seulement insuffisantes mais sont aussi très irrégulières⁹. Nous n'avons aucune raison de supposer que les conditions aient été très différentes au XVI^e siècle, ce qui explique que les habitants de cette zone ne pouvaient pas cultiver les sols, d'autant plus que les techniques de retenue des eaux et de stockage des denrées alimentaires leur étaient inconnues. D'ailleurs, toute la technique du XX^e siècle elle-même n'a guère eu d'influence dans cette région, si ce n'est qu'elle a permis de construire des barrages pour faciliter l'élevage. Les habitants de la région ne pouvaient donc pas avoir d'activité agricole mais le fait qu'ils se soient consacrés à la chasse et à la cueillette ou à l'élevage prouve qu'ils avaient du bon sens et qu'ils savaient s'adapter, et non qu'ils étaient « arriérés » comme on les en accuse souvent implicitement.

Les origines et l'histoire des San, groupes de chasseurs-cueilleurs, baignent dans le mythe et le malentendu. La grande diversité des langues qu'ils parlaient au XVI^e siècle prouve que leur adaptation dans la moitié occidentale de l'Afrique australe s'étendit sur de nombreux siècles¹⁰. La chasse et la cueillette n'étaient pas alors des activités aussi aléatoires qu'elles le seraient maintenant. Peu chargés, connaissant parfaitement leur territoire, sa flore et sa faune, et s'aventurant rarement au-delà d'un domaine qui leur était familier, les membres d'une bande chassaient probablement en toute sécurité tant que s'est maintenu un équilibre entre la densité de population et les ressources écologiques¹¹. Il apparaît que les groupes se composaient en moyenne de 50 à 70 personnes. Aussi longtemps que de vastes superficies furent épargnées par l'agriculture et par l'élevage intensif, le gibier resta abondant. Avec la chasse et la cueillette, les San avaient des moyens de subsistance sûrs qui les rendaient indépendants des autres sociétés, encore qu'ils aient eu en fait des relations avec d'autres populations. Parfois un groupe de chasseurs s'attachait, en tant que client, à des éleveurs pour obtenir des produits laitiers en échange de viande ou de renseignements sur les déplacements des bêtes sauvages. Mais même alors, les éleveurs ne devaient pas se comporter en dominateurs puisque les San avaient toujours la possibilité de reprendre leur activité de chasseurs spé-

9. N. C. Pollock et S. Agnew, 1963.

10. R. Elphick, 1977, chap. 1 et 2.

11. M. Sahlins, 1972 (éd. de 1974).

cialisés et indépendants. Quelques groupes de chasseurs habitaient aussi en dehors de la partie centre-ouest de l'intérieur et certains d'entre eux ont même continué à vivre dans les contreforts du Drakensberg jusqu'à une période avancée du XIX^e siècle, complétant de temps à autre leurs prises par une razzia sur les troupeaux des cultivateurs-éleveurs de la région¹². Ce mode de vie se fondait sur une parfaite mobilité. Comme celle-ci aurait été compromise par la présence d'éléments très vieux ou très jeunes ou d'autres incapables de se déplacer facilement, nous pouvons supposer qu'il limitait en soi une croissance des groupes qui aurait compromis l'équilibre entre population et ressources. Cette absolue mobilité imposait aussi une autre contrainte: toute accumulation de biens ne pouvait qu'abaisser le niveau de vie du groupe en ralentissant ses mouvements.

Dans sa magistrale étude sur les origines des Khoi Khoi, Elphick estime que vraisemblablement, bien avant 1500, les groupes san, après avoir acquis bovins et ovins, s'étaient aventurés à l'intérieur du pays en suivant les rivières pour finalement atteindre la frange côtière méridionale où des voyageurs européens devaient constater leur présence au XVI^e siècle¹³. Parce qu'ils possédaient du bétail, les Khoi devaient s'en tenir aux zones bien arrosées et ne pouvaient explorer les régions arides, mais cela permit à la population en général et à l'effectif de chaque groupe en particulier d'augmenter progressivement. Comme les bœufs pouvaient transporter des bagages, les Khoi purent se faire des tentes et les emporter au lieu d'avoir à construire de nouveaux abris chaque fois qu'ils se déplaçaient. De même, la présence d'individus trop jeunes, trop vieux et peu mobiles cessait de constituer le même handicap qu'autrefois. Dans ces conditions, les Khoi furent en mesure d'accumuler des biens sur une petite échelle (et même sur une grande échelle pour ce qui est du bétail), ce qui entraîna une certaine stratification dans les sociétés pastorales, à la différence de ce qui se passait chez les San qui étaient plus égalitaires et ne connaissaient pas la propriété privée. Pour régir leur société, les Khoi n'eurent pas besoin de créer de véritable structure politique, mais certains d'entre eux exerçaient une relative autorité sur leur clan et, lorsque des échanges sporadiques commencèrent à avoir lieu avec les bateaux européens, certains individus acquirent un pouvoir personnel considérable et se rendirent propriétaires de nombreuses têtes de bétail.

L'élevage permit sans doute, mieux que la chasse aux époques favorables, d'élever le niveau de vie, mais les troupeaux pouvaient être décimés par la sécheresse et les épidémies, ou amputés par les vols et les confiscations en temps de guerre. Quand un désastre de ce genre les frappait, les Khoi devaient souvent chasser pour assurer leur subsistance, du moins jusqu'au moment où ils avaient pu reconstituer leurs troupeaux. Les techniques et les connaissances nécessaires à l'élevage n'étaient pas très différentes de celles qu'exigeait la chasse, si bien que les Khoi pouvaient

12. J. Wright, 1971.

13. R. Elphick, 1977, chap. 1.

retrouver leur condition de San sans trop de difficulté en cas de besoin¹⁴. Des éleveurs de la péninsule du Cap, où les possibilités de chasse étaient limitées, qui avaient été dépossédés de leurs troupeaux, se fixèrent sur le littoral pour y vivre de la pêche des poissons et des crustacés jusqu'au moment de pouvoir reconstituer un nouveau troupeau ou s'attacher en tant que clients à des éleveurs plus chanceux. Toutes ces transformations se faisaient sans heurts, aucun fossé linguistique ou culturel ne séparant les différents groupes. Si l'existence était instable, elle n'était pas misérable. Les rares Khoi qui furent emmenés à l'étranger sur l'un des bateaux qui se ravitaillaient en eau douce au Cap n'y trouvèrent aucune raison de déplorer les conditions qui régnaient chez eux¹⁵.

Les relations entre les Khoi et les Nguni, sur la bordure orientale du territoire khoi, s'établirent à travers des frontières culturelles et techniques très marquées. La région dans laquelle les Khoi et les Xhosa se rencontraient était riche en pâturages, mais d'un intérêt assez réduit pour l'agriculture étant donné que les précipitations n'y dépassaient guère 400 millimètres par an. Il ne pouvait pas y avoir de frontière écologique nette entre ces deux peuples puisque leurs modes de subsistance étaient également possibles. En fait, il semble qu'il y ait souvent eu interpénétration¹⁶. Des Xhosa abandonnaient l'agriculture sédentaire pour l'élevage et parfois pour la chasse. Chaque fois que les Khoi étaient victimes d'une crise, ils avaient la possibilité de devenir les clients de Xhosa établis à proximité du fait que, après une période de disette, la production agricole revient plus rapidement à son niveau normal que l'élevage. Certaines communautés durent passer de l'élevage nomade à l'agriculture mixte, et inversement, et si, en général, ces mouvements étaient peu importants, ils furent parfois impressionnants. C'est ce que Robert Ross démontre en ce qui concerne les Gonaqua, les Gqunukhwebe et les Ntinde qui étaient tous, selon lui, d'anciens Khoi qui s'orientèrent vers l'agriculture mixte et s'intégrèrent en masse à la société des Xhosa, adoptant leur langue et leurs traditions. Toutefois, il ne s'agit pas là d'un simple passage de l'élevage à l'agriculture. Physiquement, les Gonaqua ressemblaient davantage aux Xhosa qu'aux Khoi, aussi peut-on penser qu'ils avaient peut-être déjà connu plusieurs transitions (passant de l'agriculture à l'élevage et vice versa) avant le XVIII^e siècle. La plupart des informations en notre possession remontent au XVIII^e siècle, alors que les Khoi étaient soumis à des tensions considérables, mais il ne faut pas en déduire que les Xhosa aient connu une expansion constante au cours des siècles précédents ni que le territoire khoi ait cessé de diminuer comme une orthodoxie historique périmée voulait nous le faire croire¹⁷. Ce n'est qu'*a posteriori* que le pastoralisme khoi apparaît comme un mode de vie transitoire et dépassé. Pendant la majeure partie de la période qui nous occupe, les Khoi eurent des relations très actives avec d'autres sociétés, mais sans renoncer pour autant à leur propre mode de vie.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, chap. 4.

16. R. Ross, 1978.

17. G. M. Theal, 1910.

Pendant longtemps, l'étude des communautés pratiquant l'agriculture mixte dans la moitié orientale de l'Afrique australe a été faussée par l'importance excessive que les historiens accordaient à une question unique qui était de savoir à quelle époque ces communautés avaient émigré en masse du Nord tropical vers le Sud¹⁸. Il apparaît maintenant que la question était mal posée et qu'elle avait été suscitée par le désir qu'avaient les colons blancs de légitimer leurs acquisitions de terres. Les implantations stables et les déplacements de petits groupes sur de courtes distances étaient beaucoup plus courants que les mouvements de population massifs et rapides.

Pour employer le langage de l'archéologie, on peut dire que la dernière phase de l'âge du fer était fermement établie chez les Nguni et les Sotho en 1500, ce qui signifie que le fer était largement utilisé et qu'on savait le travailler partout, mais que tous les outils et toutes les armes n'étaient pas faits de métal. L'importance du fer dans les communautés pratiquant une agriculture mixte appelle une explication. Les sociétés de chasseurs et d'éleveurs (comme les Khoi et les San au XVI^e siècle) n'en avaient qu'un besoin limité et pouvaient se contenter, pour la fabrication de leurs outils ou de leurs ustensiles, de pierre, d'os, de bois et de fibres. Le fer était pratique et les besoins des Khoi dans ce domaine furent vite satisfaits, dès leurs premiers échanges occasionnels avec les bateaux mouillant au Cap¹⁹. En principe, les communautés dont le système agricole est mixte peuvent parfaitement se passer du fer: c'est ainsi qu'en Mélanésie, les habitants ont pu conduire avec succès une agriculture complexe pendant 5 000 ans avant l'introduction des outils d'acier, encore que celle-ci ait permis des économies sensibles de main-d'œuvre²⁰ et, en Afrique australe pendant 1 000 ans, certaines communautés à l'agriculture mixte s'en passèrent presque complètement. L'abondance de ce métal à la fin de l'âge du fer n'entraîna pas un renouvellement complet des modes de production, mais elle dut faciliter les activités existantes et les rendre plus productives. L'agriculteur a un bien meilleur rendement lorsqu'il dispose d'outils en fer pour défricher et sarcler, ce qui lui donne plus de temps pour des travaux d'artisanat comme la poterie et pour l'élevage extensif. Les fouilles archéologiques donnent à penser que le nombre des animaux domestiques et des poteries s'est accru à la fin de l'âge du fer²¹, ce qui implique une élévation du niveau de vie et une division du travail plus poussée dans chaque communauté.

Les récits de voyageurs concernant la vie des sociétés nguni à l'est de la chaîne montagneuse entre 1500 et 1800 sont d'intérêt inégal et peu objectifs²². Pour reconstituer cette période, il faut avant tout faire appel à l'étude des vestiges matériels, en la complétant par celle des traditions orales qui

18. *Ibid.*

19. R. Elphick, 1977, chap. 4.

20. R. F. Salisbury, 1962 ; D. Denoon et C. Snowden, 1981.

21. G. M. Hall, 1976.

22. M. Wilson, 1969*b*.



23.2. Un chasseur gonaqua (griqua).

[Source: *Travels from the cape of Good Hope into the interior parts of Africa*, traduit par M. Vaillant, Londres, William Lane, 1790, vol. II, p. 3. © Royal Commonwealth Society Library.]

ont survécu²³. Les céréales et le bétail constituaient les principaux éléments de subsistance. Le traditionnel sorgho fut supplanté, au XVIII^e siècle, par le maïs qui avait des rendements supérieurs tout en présentant l'inconvénient de moins bien s'adapter aux régions à faibles précipitations²⁴. Une telle supériorité de rendement peut avoir contribué à l'accroissement du cheptel, mais la meilleure façon d'y arriver consistait à combiner les pâturages fixes avec la transhumance pour tirer profit des différentes qualités des prairies. Les obstacles auxquels se heurtait ce type d'agriculture mixte furent sans doute renforcés par les variations climatiques suggérées par Hall pour l'ensemble de la zone côtière orientale²⁵. C'est ainsi que la première moitié du XVIII^e siècle aurait été caractérisée par une diminution des précipitations et qu'une grave sécheresse en aurait marqué la fin, ce qui aurait intensifié la lutte pour l'occupation des pâturages utilisables même pendant les années sèches.

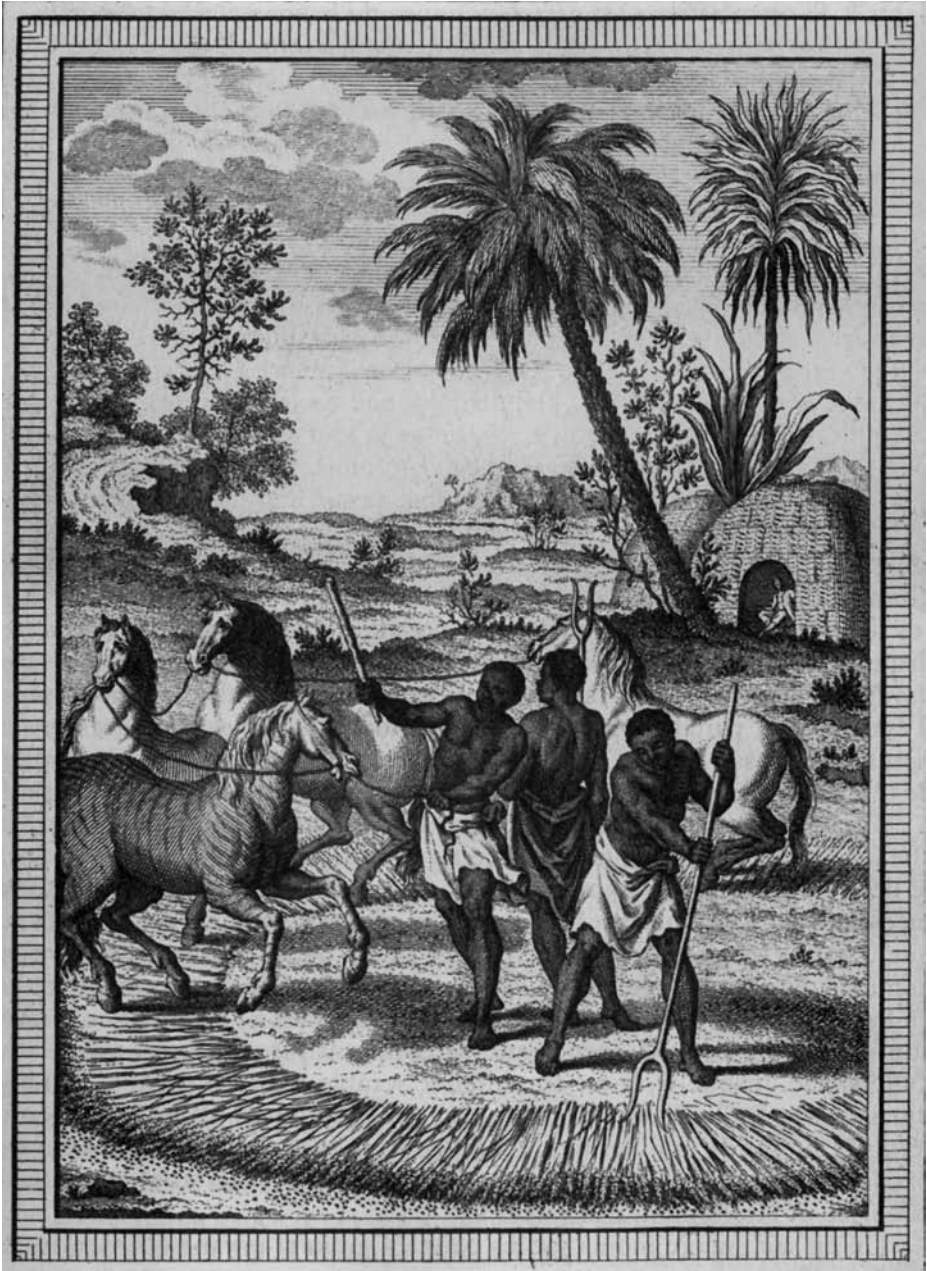
Les densités de population paraissent avoir été très inférieures à celles auxquelles nous sommes maintenant habitués. Peires estime à 100 000 l'effectif des communautés de langue xhosa en 1800, et ce bien qu'elles eussent absorbé un grand nombre de Khoi pendant le ou les siècles précédents²⁶. Si ces chiffres sont caractéristiques de la zone côtière orientale, il ne doit donc jamais y avoir eu de pression démographique grave entre 1500 et 1800 malgré les méthodes d'agriculture et d'élevage extensifs de l'époque. Cette considération générale est un élément important du contexte dans lequel il nous faut examiner les systèmes politiques des Nguni dont on conserve la trace. L'élément constitutif essentiel de ces systèmes politiques, et leur plus petite unité viable, était la famille, qui réunissait un certain nombre de personnes possédant du bétail et cultivant la terre. En ce qui concerne la plupart des besoins quotidiens, la famille pouvait se comporter en unité indépendante, échangeant marchandises et femmes avec d'autres familles dans une liberté presque totale. En pratique, chaque famille était rattachée par la voie patrilinéaire à un lignage et, par cet intermédiaire, à un clan. Depuis l'époque de Tshawe, les Xhosa, par exemple, étaient unis de façon assez lâche par leur allégeance commune au clan royal des descendants de Tshawe. Toutefois, le chef du clan royal ne disposait que de peu de moyens pour imposer son autorité aux autres communautés de langue xhosa si ce n'est en agissant sur les alliances matrimoniales et en distribuant des cadeaux, afin que d'autres clans (y compris ceux qui n'étaient pas composés de Xhosa, comme les Khoi voisins) devinssent ses débiteurs. En dernière analyse, la possibilité pour la famille royale de dispenser épouses, cadeaux et terres dépendait de sa capacité à produire davantage que les autres familles et clans. Le chef avait en général plus d'épouses (et, partant, plus d'unités de production) que les autres, mais rien ne s'opposait à ce qu'un homme du commun acquît un grand nombre

23. J. B. Peires, 1981.

24. G. M. Hall, 1976

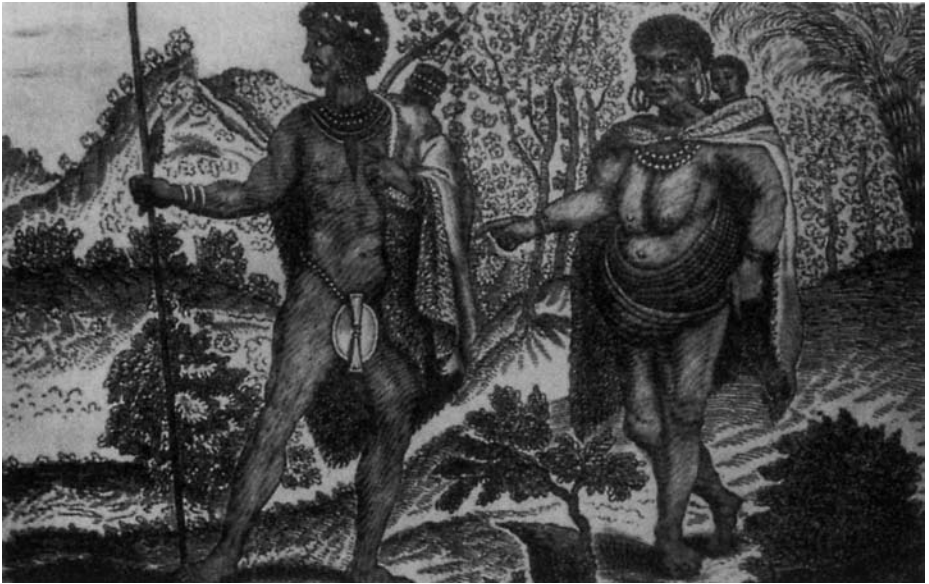
25. *Ibid.*

26. J. B. Peires, 1981.



23.3. Agriculteurs khoi khoi faisant le battage des céréales.
[© The Mansell Collection, Londres.]

de têtes de bétail et d'épouses²⁷, si bien que la marge de supériorité du chef n'était pas toujours très large. Et, face aux ambitions centralisatrices des chefs, les gens du commun avaient leurs ambitions propres et, notamment, le désir de se plier le moins possible aux exigences des chefs. Les luttes incessantes qui déchiraient les principaux clans xhosa, ainsi probablement que d'autres sociétés nguni, étaient sans aucun doute encouragées par des hommes du peuple avisés qui s'efforçaient de paralyser l'autorité centrale en l'amenant à se déchirer elle-même. Ces obstacles à l'instauration d'une administration de type despotique subsistèrent jusqu'à la fin même du XVIII^e siècle. Jusque-là, la vie quotidienne semble avoir été paisible et d'ordinaire assez facile. Il est certain que les rares réprouvés blancs qui, s'étant réfugiés auprès de familles nguni, ont laissé un récit de leurs aventures, ne paraissaient pas très impatients de réintégrer leur société strictement hiérarchisée et étroite-



23.4. Une famille namaqua. Gravure du XVII^e siècle.
[© The Mansell Collection, Londres.]

ment contrôlée²⁸.

On en sait encore moins sur les peuples sotho et tswana qui vivaient à l'ouest des monts Drakensberg où les précipitations moins abondantes étaient plus favorables à l'élevage (allié à l'agriculture) qu'à l'est de cette chaîne de montagnes. Au XVI^e siècle, pesait sur eux la menace d'une attaque en provenance du nord de la rivière Limpopo²⁹. Au XVIII^e siècle, la menace se fit

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*; M. Wilson, 1969a.

29. M. Wilson, 1969a.

plus précise: elle émanait de communautés nouvelles qui se déplaçaient vers le nord en remontant les vallées de l'Orange et du Caledon. Entre-temps, les Sotho et les Tswana durent avoir des relations avec les Khoi, les San, les Nguni et les Shona, étant donné qu'il y avait des échanges commerciaux limités dans toutes ces directions³⁰, mais on ne saurait en dire davantage dans l'état actuel des connaissances.

Comme les San et les Khoi, par conséquent, les communautés bantu du Sud établirent des relations avec d'autres communautés aux caractéristiques propres, mais ne furent pas transformées par ces contacts, pas plus qu'elles n'influencèrent les sociétés avec lesquelles elles les entretenirent. Peires cite des sources faisant état d'alliances entre les chefs xhosa et des groupes khoi, comme les Chainouqua au XVII^e siècle, et y voit une preuve de la subordination de certains Khoi à des dirigeants xhosa³¹. Cependant, si l'on considère la difficulté avec laquelle les chefs xhosa exerçaient leur domination même sur les Xhosa sédentaires, il est permis de se montrer un peu sceptique sur ce point, d'autant que les groupes khoi semblent avoir considéré ces alliances comme une assurance à long terme plutôt que comme un gage de subordination permanente. En tout cas, même si l'on admet qu'une telle subordination existait, l'histoire des interactions entre les deux groupes atteste la permanence de la spécialisation de chacun d'entre eux. Les différents groupes africains étaient, semble-t-il, capables de coexister pendant une longue période sans que l'un imposât son mode de production à l'autre.

L'historiographie de l'Afrique australe est dominée par l'histoire de la colonie hollandaise de la ville du Cap et de son expansion, histoire qui transforma la vie de tous les habitants de la région. En fait, les Portugais n'avaient pas seulement été les premiers navigateurs à contourner le cap de Bonne-Espérance, ils avaient également été les premiers Européens à créer une colonie permanente dans la région. Il nous sera plus facile de comprendre le caractère fondamentalement novateur de la colonie hollandaise si nous la comparons avec la colonie portugaise qui l'avait précédée et dont la durée, et non l'influence, fut plus importante.

Au XVI^e siècle, le Portugal était un État féodal, petit et pauvre. Son expansion au-delà des mers fut organisée par la monarchie comme un monopole du commerce avec l'Inde et soutenue par l'Église qui, en l'absence de toute autre source de main-d'œuvre instruite, exerçait une influence profonde sur le style et la substance même de l'administration. En 1510, la domination coloniale avait Goa pour centre et la route maritime était protégée par des forts qui commandaient le canal de Mozambique depuis la baie Delagoa jusqu'à l'actuelle Tanzanie³². Ayant la supériorité en matière de bateaux et d'armes à feu, le Portugal n'eut aucun mal à conquérir les ports arabes et swahili, mais la supériorité militaire ne suffisait pas pour administrer la région. La sécurité

30. R. Elphick, 1977; J. B. Peires, 1981; M. Wilson, 1969*a*.

31. J. B. Peires, 1981, p. 22-24.

32. M. V. Jackson-Haight, 1967; R. Elphick, 1977.

des Portugais le long de la côte africaine et, surtout, au Mozambique, qui devait devenir leur quartier général régional, était assurée par des forteresses qui commandaient l'arrière-pays mais sans être toujours reliées avec lui. Il s'agissait d'un empire essentiellement féodal dans lequel des offices importants et lucratifs étaient vendus par la Couronne moyennant une redevance annuelle et qui était peuplé de criminels portugais, de négociants non portugais et de petits aventuriers. Le profit devait provenir du commerce de l'or et de l'ivoire, puis de celui des esclaves, commerce qui reconnaissait l'autorité des chefs africains et suscita chez eux le plus antisocial des comportements. À la fin du XVI^e siècle, l'empire portugais de l'océan Indien avait été ébranlé par les puissances commerciales rivales: les Arabes avaient récupéré leurs possessions d'Afrique orientale, tandis que les Hollandais, les Anglais et les Français s'étaient solidement implantés aux Indes. Le canal de Mozambique avait perdu de son importance stratégique avec l'ouverture de routes plus directes reliant l'Europe à l'Asie en passant par Le Cap ou l'île Maurice, ou même sans aucune escale.

L'exploitation du Mozambique fut inefficace. Plutôt que d'introduire de nouveaux modes de production, les négociants portugais et indiens s'efforcèrent de devenir des intermédiaires. Les terres, qui furent morcelées en *prazos* et cédées à bail à des *prazeros*, constituaient plus des domaines féodaux où se pratiquait une agriculture de subsistance que des exploitations destinées à produire des denrées commercialisables. Les produits d'exportation (ivoire, or et esclaves) étaient rassemblés par les indigènes. Ce type d'exploitation ne pouvait d'ailleurs subsister qu'avec le concours des sociétés autochtones. Pour cette raison, Le Cap lui-même, avec sa population clairsemée et sa production peu abondante, n'offrait aucun intérêt pour les Portugais. Même au Mozambique, en l'absence d'un gouvernement efficace qui aurait pu veiller aux intérêts à long terme des négociants, le commerce dégénéra en pillages à courte vue. Le capitalisme marchand sans capital et la colonisation sans colonisateurs eurent certainement pour effet de perturber l'équilibre de l'Afrique du Sud-Est, mais ils ne purent provoquer une transformation durable des sociétés existantes.

La longue lutte contre le monopole commercial du Portugal fut marquée, en 1602, par la création de la Compagnie hollandaise des Indes orientales qui regroupa toutes les petites sociétés commerciales néerlandaises qui s'intéressaient au commerce avec l'Asie. Comme les entreprises commerciales anglaises de l'époque, cette compagnie avait été fondée avec l'appui de la Couronne hollandaise par des négociants dont l'objectif était d'obtenir le monopole national (et si possible international) du commerce entre des régions déterminées. Elle était vierge de tout zèle religieux et indépendante des Églises réformées, étant donné que les groupements religieux n'avaient plus le monopole de l'éducation dans l'Europe de la Réforme. Les «dix-sept Messieurs» qui constituaient le Conseil d'administration de la Compagnie aux Pays-Bas pouvaient donc se permettre de poursuivre sans aucune ambiguïté leur unique objectif qui était la recherche du profit. Éléments tout aussi importants, la Compagnie pouvait se permettre des mises de fonds considérables qu'elle ne récupérerait qu'à long terme. L'établissement

d'une colonie-garnison au Cap fut précisément un investissement de ce type, c'est-à-dire d'un genre que seule une société commerciale prospère, avisée et prévoyante pouvait envisager³³. Comme les Français à Maurice et les Portugais au Mozambique, les « dix-sept Messieurs » considéraient la garnison du Cap comme un point stratégique dans la poursuite du commerce avec l'Asie. Ils en firent également un poste de ravitaillement et de santé, la garnison étant chargée d'acheter de la viande fraîche aux Khoi, de cultiver des légumes et d'approvisionner ainsi les flottes néerlandaises faisant voile vers Batavia ou en revenant. C'est pourquoi il était tout à fait indiqué que le premier commandant de la colonie fût Jan van Riebeeck, qui était chirurgien. Lorsqu'il s'avéra que ni les Khoi ni les employés de la Compagnie ne pouvaient produire suffisamment de vivres, la Compagnie eut recours à un type modifié de production capitaliste : elle donna à ses employés le statut de « bourgeois libres » qui produisaient à leur compte et se réserva le contrôle de la commercialisation. Ses objectifs et ses procédés étaient aussi totalement capitalistes que ceux des Portugais avaient été féodaux ; c'est pourquoi elle récolta les fruits de cette organisation méthodique.

Comme les autres puissances européennes qui colonisèrent des zones de pâturages à climat tempéré et à population clairsemée, les Hollandais découvrirent que la dynamique de leur nouvelle colonie était très différente de celle de leurs possessions tropicales. Pendant plus d'un siècle, jusqu'au moment où ils eurent affaire aux agriculteurs-éleveurs sédentaires, leur expérience fut semblable à celle des Espagnols dans la pampa et à celle des Britanniques dans les prairies de l'Amérique du Nord et de l'Australie du Sud-Est³⁴.

L'élément déterminant de l'histoire de la colonie du Cap fut peut-être l'extrême lenteur des progrès de l'agriculture. Pendant les quarante premières années de son histoire, la colonie dut importer une grande partie des produits alimentaires dont elle avait besoin, et ce malgré les connaissances agricoles très poussées que les colons avaient acquises en Europe occidentale³⁵. La façon la plus rémunératrice d'utiliser la terre était l'élevage, qui devait avoir un caractère extensif. Le deuxième élément déterminant fut l'impossibilité de recruter de force une main-d'œuvre autochtone. Alors que les Hollandais avaient pu amener les Indonésiens à se consacrer en grand nombre aux cultures commerciales en manipulant leurs structures sociales, il leur fut tout à fait impossible de transformer les Khoi en agriculteurs produisant pour l'exportation sans détruire du même coup la société khoi. Les rares Khoi qui survécurent et restèrent sur le territoire de la colonie se fondirent avec d'autres éléments pour donner naissance à une communauté nouvelle, celles des Hottentots, qui devaient former le noyau de la communauté des Métis du Cap. La Compagnie ne pouvait pas utiliser les Khoi comme main-d'œuvre et elle dut faire venir des esclaves d'autres régions de l'Afrique et des Indes orientales. Ces rapports écartaient totalement les

33. G. Schutte, 1979.

34. D. Denoon, 1983.

35. A. J. Boeseken, 1969.

Khoi ou les San, à l'exception de quelques-uns, des moyens de production. Pour utiliser la terminologie des études sur le développement, le capitalisme axé sur l'élevage ne s'articulait pas sur d'autres modes de production, il les éliminait.

Cette caractéristique de la nouvelle société n'aurait peut-être pas été très importante si elle ne s'était pas accompagnée d'un expansionnisme continu. Neumark estime que l'essor de l'élevage fut surtout provoqué par la croissance de la demande extérieure de viande fraîche³⁶. Guelke et Ross préfèrent voir le principal ressort de l'expansion dans un dynamisme propre à la société elle-même³⁷. Comme l'expérience nous enseigne qu'une organisation capitaliste doit se développer ou périr, il est peut-être superflu de se demander si les incitations furent externes ou internes. Au Cap, la main-d'œuvre était rare et chère alors que la terre était bon marché et abondante, si bien que la manière la plus logique d'assurer l'expansion du capitalisme consistait non pas à cultiver les sols de façon intensive mais plutôt à miser sur l'expansion territoriale. L'extension géographique de la colonie eut assez curieusement pour conséquence de reproduire le schéma d'exploitation des terres par une population clairsemée qui avait caractérisé la société khoi. De fait, l'élevage commercial se ramenait essentiellement à faire paître à peu près les mêmes bovins et les mêmes ovins sur les mêmes terres qu'auparavant, quelquefois même en employant des Khoi comme bergers. Ce n'est donc pas tant l'utilisation des sols que le système des relations sociales qui fut transformé par le nouveau régime. Aux confins de la colonie surtout, il était difficile aux colons hollandais d'exercer un contrôle sur leur main-d'œuvre puisqu'il était très aisé pour les travailleurs mécontents de s'enfuir vers l'est ou vers le nord afin de se soustraire à des conditions de travail pénibles. L'esclavage ne constituait qu'une solution partielle étant donné que les esclaves coûtaient cher et pouvaient eux aussi s'enfuir. Aussi la Compagnie s'efforça-t-elle de maîtriser la situation en concluant avec les chefs khoi une série de traités en vertu desquels les esclaves fugitifs devaient être rendus à la colonie.

Au cours du XVIII^e siècle, les exigences de l'élevage commercial extensif donnèrent naissance à une série de rapports sociaux qui sont plus proches de ceux qu'on trouve dans la pampa sud-américaine et dans l'Australie du XIX^e siècle que dans le reste de l'Afrique. Le Cap était l'entrepôt principal, le pivot de toutes les relations commerciales et le point de rencontre des cultures et des idées internationales. Les représentants de la Compagnie ne se bornaient pas à administrer la colonie, ils faisaient également du commerce pour leur propre compte, infraction qui ne risquait guère d'être punie tant qu'elle ne faisait pas perdre de l'argent à la Compagnie³⁸. Ils s'alliaient aux propriétaires fonciers, aux commerçants et aux aubergistes les plus prospères de la ville et dominaient une population d'esclaves

36. S. D. Neumark, 1957.

37. L. Guelke, 1979; R. Ross, 1975.

38. G. Schutte, 1979.



23.5. Famille khoi khoi faisant paître son troupeau, avec vue sur la montagne de la Table et sur la ville du Cap.
[© The Hulton-Deutsch Collection, Londres.]

nombreuse et soumise à une stricte discipline. Ils se sentaient supérieurs aussi aux éleveurs qui venaient de temps à autre en ville pour vendre de la viande, des peaux et du suif. Parlant un hollandais assez grossier, sachant à peine lire et écrire et portant des vêtements pratiques mais peu élégants, les éleveurs étaient évidemment peu rompus aux subtilités de la vie urbaine et risquaient très souvent d'être trompés par les négociants en viande de la ville. Ils avaient aussi tendance à brutaliser leur main-d'œuvre parce qu'ils vivaient souvent trop loin des forces de l'ordre qui se trouvaient en ville. Cependant, tout maladroits qu'ils fussent, ils n'en constituaient pas moins l'armature de l'économie coloniale. L'effectif des esclaves était constamment renforcé par des importations, mais l'effectif des éleveurs augmentait tout aussi rapidement, en raison à la fois de l'immigration et de l'accroissement naturel³⁹. Cent cinquante ans après sa fondation, la colonie comptait une population de plus de 20 000 « bourgeois libres » et de plus de 25 000 esclaves⁴⁰.

L'expansion territoriale de la colonie tendit à disperser les Khoi et les San qui se trouvaient dans la partie occidentale de l'intérieur. En même temps, à cause de la rigueur de sa hiérarchie et de sa discipline, la nouvelle société avait tendance à exclure les esclaves et les anciens Khoi les plus vigoureux et les plus indépendants. Il arrivait aussi quelquefois à des colons blancs de s'enfuir vers la frontière tantôt pour échapper à la loi, tantôt pour chercher fortune et tantôt pour ces deux raisons à la fois. Certains de ces fugitifs étaient armés et beaucoup d'entre eux étaient d'émérites cavaliers si bien que, comme les gauchos dont le mouvement fut engendré à peu près par les mêmes forces sociales dans la pampa sud-américaine, ils constituaient une communauté d'êtres endurcis et violents⁴¹. Trois possibilités s'offraient à eux. Tout d'abord, ils pouvaient chercher à se faire recruter par l'État, comme agents de l'ordre aux frontières ; cette option fut régularisée à la fin de la période qui nous occupe avec la formation du corps des Hottentots en 1795⁴². Ensuite, ils pouvaient essayer de s'installer et de mener une vie sédentaire parmi les colons blancs de la frontière soit comme journaliers (comme le souhaitaient les Blancs), soit comme éleveurs indépendants (comme ils le souhaitaient eux-mêmes). Si cet objectif était séduisant, il était fort difficile à atteindre parce que le remembrement des terres de la colonie et la protection de la propriété foncière privée mettaient les habitants métis de la frontière à la merci d'une expropriation. Les Khoi ne pouvaient que rarement acquérir des titres de propriété foncière en leur nom propre et l'expansion du régime colonial rendait les éleveurs blancs assez audacieux pour disputer leurs terres aux propriétaires de fait qu'ils étaient. C'était donc la troisième possibilité qui était la plus prometteuse : il s'agissait d'avoir toujours un peu d'avance par rapport à la progression territoriale des colons blancs.

39. R. Ross, 1975.

40. *Ibid.* ; W. M. Freund, 1979.

41. S. R. Duncan-Baretta et J. Markoff, 1978.

42. W. M. Freund, 1979.

Ce sont les vastes régions sèches qui s'étendaient au nord des territoires occupés par la Compagnie, dans le bassin de l'Orange et de ses affluents, qui virent s'implanter des sociétés nouvelles comme celles des Kora, des Griqua et des Nama qui furent rarement inquiétées par les autorités de la Compagnie entre 1730 et 1780 environ⁴³. Leurs titres de propriété n'étaient pas expressément reconnus par les Blancs, mais ils n'étaient pas contestés non plus. Afin d'assurer leur subsistance, ces petites sociétés nouvelles capturaient, élevaient et vendaient du bétail, utilisant les armes à feu et la poudre achetées dans la colonie. Par conséquent, le rôle de dirigeant revenait à ceux de ces frontaliers qui pouvaient parler le langage des Blancs et des autorités de la Compagnie (hors-la-loi blancs comme Bloem ou descendants d'esclaves comme la famille Kok). Beaucoup savaient et se souvenaient qu'ils descendaient de bandes khoi (c'est pourquoi les Griqua, dont l'origine remontait à une communauté chariguriqua, prirent par la suite le nom de Khoi). Cependant, ils n'étaient pas simplement des réfugiés ayant fui le territoire de la Compagnie, ils en étaient aussi l'avant-garde. Ils auraient voulu en effet accéder au statut d'éleveurs commerciaux indépendants dont les Blancs bénéficiaient déjà et non pas à la culture et à la condition des pasteurs nomades dont l'époque était visiblement révolue. Toutefois, leurs aspirations personnelles ne comptaient guère. Tributaires des armes à feu provenant de la colonie et obligés d'avoir toujours un peu d'avance sur leurs rivaux blancs, il leur était impossible de se sédentariser pour longtemps. La sécurité précaire dont ils parvenaient à jouir ne pouvait être acquise que par la dépossession d'autrui. Ils constituaient comme une zone d'ombre et de violence qui était l'un des éléments essentiels de l'économie et de la société nouvelles que formaient les éleveurs commerciaux. Quand la frontière fut finalement « fermée » au XIX^e siècle, à la fois pour des raisons écologiques et parce que l'administration coloniale s'était renforcée, l'époque des Griqua prit fin. Cette fin était inscrite dans les rapports entre groupes qui existaient au XVIII^e siècle et, si elle put être différée, elle ne pouvait être évitée.

La frontière septentrionale de la colonie fut le cadre typique de l'implantation des nouvelles sociétés multiraciales, mais la situation évolua aussi de façon analogue à la frontière orientale où le cours des événements fut toutefois plus rapide et leur aboutissement, après 1790, plus dramatique puisqu'il mit en jeu non seulement les éleveurs blancs, les autorités du Cap et les communautés de réfugiés, mais encore les Bantu vivant le plus au sud. Il y avait, en bordure du territoire xhosa, une zone d'insécurité qui ressemblait à celle qui existait au voisinage de la frontière des éleveurs blancs. La vie devint dangereuse quand ces deux zones d'insécurité se chevauchèrent.

Phalo réussit peut-être à exercer un certain contrôle sur la plupart des ethnies de langue xhosa mais sa mort, en 1775, déclencha un conflit entre ses deux fils les plus importants, Rharhabe et Gealeka⁴⁴. La mort de Gealeka,

43. M. Legassick, 1979; R. Ross, 1976.

44. J. B. Peires, 1981.

trois ans plus tard, divisa les forces de ses partisans et celle de Rharhabe, en 1782 (dans une guerre contre les Tembu), en fit autant, ses partisans ralliant le camp soit du régent Ndlamba, soit du jeune héritier Ngqika. Chacune de ces factions aspirait à dominer toute la communauté de langue xhosa, ainsi que les Khoi voisins qui furent enrôlés en tant qu'alliés. Du point de vue de chacune de ces factions, les éleveurs blancs apparaissaient, à l'instar des éleveurs métis, comme des alliés potentiels et d'éventuels clients de Xhosa riches. La pratique de la transhumance, qui faisait parcourir aux troupeaux de bovins des distances considérables, fit que Blancs, Khoi et Xhosa furent en contact dès le départ par petits groupes. Il fallut une génération aux Xhosa pour comprendre le caractère particulier de l'élevage commercial avec son besoin illimité et toujours croissant de nouveaux pâturages. Entre-temps, ils se comportèrent comme si les éleveurs blancs ne représentaient qu'une menace secondaire.

Le fait que la Compagnie répugnât à dépenser l'argent de ses actionnaires et les difficultés matérielles qu'impliquait l'administration d'une région lointaine et faiblement peuplée amenèrent les éleveurs blancs à se donner eux-mêmes les moyens nécessaires à leur protection et à leur expansion. La Compagnie rémunérait un magistrat résident, le *landdrost*, dans les grands centres, mais il ne pouvait à lui seul maintenir l'ordre. Dans leurs fonctions judiciaires, les *landdrost* étaient assistés de bourgeois qui avaient le titre de *heemraden* et qui, pour les questions militaires, prirent de plus en plus les choses en mains eux-mêmes. Chaque adulte mâle en âge de combattre était un propriétaire terrien potentiel, ce qui contribuait en gros à placer tous les adultes mâles sur un pied d'égalité, malgré les différences de richesse de plus en plus marquées qui apparaissaient parmi eux. Il était, en puissance du moins, le patriarche d'une petite communauté comprenant sa famille, ses esclaves et ses employés, et chaque cellule patriarcale gérait la plupart de ses affaires hors du cadre judiciaire officiel. Quand un combat était imminent, les patriarches élaient un chef à cet effet et formaient un commando qui se dispersait après le partage du butin. Il était donc aussi difficile pour cette société à la structure lâche que pour les Xhosa dans leur État divisé d'adopter une stratégie à long terme. Lorsque les Blancs devinrent plus nombreux à la fin du XVIII^e siècle, les bourgeois commencèrent à vouloir se libérer de la tutelle de la Compagnie. En 1795, alors qu'elle vivait ses derniers jours, ils récusèrent formellement son autorité et proclamèrent deux républiques indépendantes de patriarches blancs, les éphémères Républiques de Swellendam et de Graaf Reinet⁴⁵.

Entre-temps, une rébellion beaucoup plus grave se préparait. L'expansion territoriale des éleveurs blancs avait fatalement eu pour conséquence l'expropriation de communautés khoi ainsi que de certains éleveurs commerciaux khoi comme Klaas Stuurman⁴⁶. Aux yeux des Blancs, il était normal que les Khoi se contentassent d'être des ouvriers agricoles et non des exploitants

45. H. Giliomec, 1979*b*

46. *Ibid.*

indépendants. Aux yeux des chefs des factions xhosa, il était normal que les Khoi se contentassent d'être des clients de Xhosa riches. Quant aux Khoi eux-mêmes, ils étaient, bien sûr, mécontents de la condition de «Hottentots» à laquelle la Compagnie les condamnait, comme de la condition de clients que les Xhosa leur proposaient. En 1799, beaucoup d'entre eux se révoltèrent avec l'appui des Khoi armés qui étaient au service de la nouvelle administration britannique. À la différence des bourgeois républicains qui voulaient maintenir le *statu quo* mais briser le joug de la Compagnie, les ouvriers agricoles, soldats et exploitants khoi voulaient rejeter le *statu quo* à la frontière. Pour les premiers, il s'agissait d'une révolte, pour les seconds d'un début de révolution.

Pendant les guerres de la Révolution française, la marine britannique, désireuse de consolider sa maîtrise des mers, s'empara d'un certain nombre de garnisons dans le monde entier. L'une d'elles était celle du Cap qui fut occupée en 1795 après une brève escarmouche. Rien ne permet de penser que les officiers de l'armée et de la marine britanniques qui l'occupèrent s'intéressaient beaucoup à l'arrière-pays, sauf pour y faire régner l'ordre. Or, comme c'est en général le cas dans ce genre de conquête, le moyen le plus simple de maintenir l'ordre était de reconnaître la hiérarchie locale des pouvoirs établis. C'est pourquoi, si les républiques des bourgeois furent rapidement éliminées, les Britanniques confirmèrent les droits de ces derniers sur leurs terres. Cependant, la révolte des Khoi ne pouvait pas être réprimée d'une manière aussi simple. N'ayant pas suffisamment de troupes pour une longue campagne sur la frontière, le général Dundas se borna à calmer les esprits. Des terres furent distribuées à certains Khoi, notamment à Stuurman et ses frères; d'autres Khoi furent encouragés, mais sans y être contraints, à reprendre leur emploi ou à réintégrer le corps des Hottentots. C'est ainsi que le mécontentement continua de couver pendant quelques années pour éclater de nouveau au début du XIX^e siècle⁴⁷.

Le Cap tel que les Britanniques l'occupèrent à la fin du XVIII^e siècle avait déjà acquis bien des caractéristiques qui devaient être les siennes au siècle suivant. La ville, qui ne comptait que 15 000 habitants, continuait à être surtout une garnison et un entrepôt pour le commerce asiatique et européen, mais elle était devenue le port de sortie d'une économie d'exportation basée sur l'arrière-pays, et l'abandon des anciens accords de monopole commercial allait provoquer un accroissement massif de la production destinée à l'exportation pendant tout le cours du siècle qui venait de commencer. Dans l'ensemble de la colonie, il y avait environ 22 000 «chrétiens», dont la plupart étaient blancs mais qui comptaient quelques Noirs affranchis. Le nombre des Khoi et des San s'élevait à environ 14 000 et celui des esclaves à 25 000⁴⁸. Comme le montre la terminologie des recensements, Le Cap comprenait une série strictement définie de castes, dont chacune se distinguait par ses possibilités d'accès aux moyens de production. Seuls les «chrétiens» pouvaient posséder des terres, même si les Khoi n'avaient pas été totalement

47. W. M. Freund, 1979.

48. *Ibid.*; R. Ross, 1975.

expropriés, et seuls les esclaves étaient entièrement privés de droits civils, bien que, dans ce cas encore, les Khoi eussent été dans une situation ambiguë qui variait selon les conditions locales et selon leur nombre.

Les Khoi furent de plus en plus rejetés dans une position intermédiaire entre la colonie, d'une part, et les Xhosa, les Sotho et les Tswana, de l'autre. À la fin du XVIII^e siècle, ce rôle d'intermédiaire avait pris fin sur la frontière orientale, d'où l'explosion de la révolte, mais il devait encore se poursuivre pendant deux ou trois générations à la frontière septentrionale qui était plus ouverte. Parce que ce furent les Khoi (devenus Khoi Khoi, Griqua, Nama et Kora) qui subirent le plus gros du choc de l'expansion des éleveurs de la partie occidentale du Cap, la plupart des communautés d'agriculture mixte de la région ne furent alors que faiblement touchées. Nous avons vu que les Xhosa pouvaient traiter les éleveurs blancs comme s'ils avaient été simplement des Khoi à la peau claire. Plus au nord, parmi les Nguni du Nord, l'apparition de confédérations puissantes, qui devaient déboucher sur la formation de l'État zulu, fut entièrement indépendante des événements du Cap. Néanmoins, à très long terme, c'est l'élevage commercial, agent de transformation résultant lui-même de la transformation capitaliste de l'Europe et de l'Asie, qui devait se révéler la force sociale la plus durable du XIX^e siècle.